



HAL
open science

Que signifie "l'échec" des aventures littéraires

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

Mitsou Ronat. Que signifie "l'échec" des aventures littéraires. Action poétique, 1980, 82-83, pp.8-13.
halshs-03984220

HAL Id: halshs-03984220

<https://shs.hal.science/halshs-03984220>

Submitted on 12 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

SOMMAIRE

	Pages
● Premièrement l'anathème, deuxièmement l'avant-garde c'est nous il aurait fallu le dire plus tôt : H. Deluy	3
● Que signifie « l'échec » des aventures littéraires : M. Ronat ..	8
● Surprises à Paris : Oskar Sahlberg	14
● Pour « L'anthologie arbitraire d'une nouvelle poésie » : H. Deluy	17
● Le miroir aux esperluettes : G. Jouanard	25
● Encore un mur de la poésie	28
● Une autre musique : Ch. Dobzynski	29
● Conversation sur l'alexandrin : Antoine Vitez	33
● Figure du malheur, figure du désir : Marie Etienne	39
● Le vers impair le chant des femmes : P. Lartigue	42
● Qu'écrire c'est apprendre à jouir : Alain Duault	47
● La langue visible : M. Ronat, Tibor Papp	50
● Quant à la page : M. Regnaut	59
● Approche-hésitation de la critique : J.-P. Balpe	61
● Deux réponses : Michel Deguy, Jean-Pierre Faye	70
● Dix ans, vous avez dit dix ans : J.-P. Balpe	73
● Pratiques multiples :	
— Black mountain : arts en tous genres : Claude Grimal	80
— Dau al set, revue d'art multiple et catalane (1948-1954) : Montserrat Prudon	83
● Pourquoi les langues étrangères et la traduction : A. Lance	86

QUE SIGNIFIE L'ECHEC DES AVENTURES LITTERAIRES

Un article paru dans le magazine *Télérama*, qui passe pour être le plus « intellectuel » des hebdomadaires de mass-media, m'a frappée comme une illustration magnifique du propos que je voulais avancer, au sujet de l'état de la « critique théorique » en France. L'article présentait face à face les « avant-gardes » (Denis Roche et Maurice Roche) et les « arrière-gardes » (Brincourt, Bonnier, Pierre-Jean Rémy) :

AVANT-GARDE ET TRADITION

Le retour en force du « roman romanesque » est probablement le phénomène littéraire le plus spectaculaire et le plus significatif des années 75-80. Foin de la théorie, des constructions de laboratoire, des interrogations infinies sur l'économie et sur la politique de l'écriture. En route pour les exercices du plaisir, les voluptés de l'imaginaire et les effervescences du sentiment. Signe des temps : Roland Barthes, maître à penser de la critique savante, explorateur des régions les plus éthérées de la sémiologie publiait avec « Fragments d'un discours amoureux » la plus frémissante et la plus brûlante des fictions.

Ce qu'on a coutume de désigner sous le nom d'« avant-garde » — une étiquette qui recouvre des réalités aussi diverses qu'imprécises — a sérieusement pâti de ce renouveau du goût romanesque. Les bedeaux de chapelles de moins en moins ferventes et fréquentées se sont mis à se chamailler et à s'invectiver dans un parler de plus en plus abscons. Quelques créateurs — je pense à Michel Butor, à Claude Simon, à Robert Pinget — se sont retirés dans la solitude du labeur. Et pendant ce temps-là, les pères pénaards du bon vieux roman balzacien, les façonniers étroits d'intrigues bien ficelées, de couleur locale, de psychologie tilleul-menthe et de métaphysique au coin du feu ont profité de la vague pour réinstaller leurs pénates. C'est vrai, « l'avant-garde » a échoué dans sa mission : conquérir de nouveaux espaces à la littérature, forger des formes et des contenus qui entrent en connivence avec la sensibilité et l'intelligence contemporaines ; et il faudra un jour s'interroger des raisons de cet échec. Mais il serait dangereux qu'on prenne prétexte de cette impasse pour réhabiliter un autre académisme qui n'a même pas pour excuse les risques de l'invention.

Nous sommes dans le règne du performatif : il suffit d'énoncer, sans apporter la moindre preuve, que « les

avant-gardes ont échoué », pour que cela soit. La répétition de l'affirmation tient lieu de démonstration.

Il est urgent d'aller à contre-courant : aux yeux de QUI les recherches de la « théorie » et les « constructions de laboratoire » ont-elles échoué ? Ce genre de discours, en outre suscité pour cette émission-ci, confirme doublement les thèses de Régis Debray (*) : les prédicats d'existence, de réussite ou de mort ne peuvent être attribués qu'avec l'accord massif des media, qui décident également du chiffre des profits.

(*) Dans : LE POUVOIR INTELLECTUEL EN FRANCE, Ramsay, 1979.

On fait de la chose pensée ou écrite une marchandise sujette à la mode, mais sans lui offrir les privilèges de la mode. Personne ne songerait à soutenir que la mini-jupe a échoué parce qu'elle a été remplacée par la maxi : le fait même que ce vêtement difficile ait été porté par un grand nombre de femmes est une réussite pour son « inventeur ». En revanche, en littérature, si le roman d'aventure se vend mieux aujourd'hui que le récit d'« avant-garde », c'est un échec pour ce dernier. Je proposerai de distinguer fermement les deux plans que l'on voudrait nous voir confondre : réussite ou échec des expériences littéraires et théoriques selon *leurs propres critères*, et faveur ou défaveur des media et du « public ».

Cette distinction est importante, car la pression psychologique des media est telle qu'elle atteint les auteurs eux-mêmes par l'intermédiaire des lecteurs.

Nous devons également considérer les événements actuels à la lumière de données historiques plus anciennes. En réalité, les années soixante/soixante-dix font figure d'exception ; cette quasi-coïncidence entre l'invention des formes nouvelles et leur répercussion par les media fausse notre perception du présent. Au temps de Mallarmé, le *Figaro* parlait de Paul Bourget. Rien n'a changé. La littérature vivante survit grâce aux efforts des auteurs et de leurs amis, et le « tilleul-menthe » décroche les contrats éditoriaux. Avec cette aggravation : le nouveau système du prix libre du livre empêche les éditeurs les plus courageux de prendre de nouveaux risques.

Ainsi, pour qui veut se donner la peine de lire, il n'y a aucun « échec » de la période précédente : les revues littéraires ou de sciences humaines (*Action Poétique*, *Change*, *d'atelier*, *Banana Split*, *Argile*, *le Nouveau Com-*

merce, Digraphe, Langages, Langue Française, Littérature, Poétique, Po & sie, Mezura, les Cahiers de Poétique Comparée, etc.) offrent le même foisonnement de textes, d'idées et de recherches. Naturellement, on trouvera évolution, prolongement et approfondissement (*). Mais rien d'un reniement qui paraît être celui de Barthes, virant de la *Sémiologie* au *Discours amoureux*.

(*) Certains voudraient voir dans les discussions internes de la linguistique ou de la poétique un symptôme de désarroi ; c'est au contraire le signe de leur vitalité. Ces domaines seraient morts si les spécialistes ne remettaient pas en question sans cesse leurs hypothèses. Pour juger, il faut s'intéresser aux résultats concrets, conséquences du questionnement. L'existence, grâce à la « théorie », de notre édition du COUP DE DES de Mallarmé, en est une illustration.

En réalité, Barthes, qui dans les années soixante représentait le principal courant contestataire (avec les *Mythologies* en particulier), s'est laissé piéger par ce qu'il dénonçait auparavant. Il n'est, à mon avis, nullement représentatif de l'évolution de la « théorie » ou de l'« écriture » en France, s'il l'est des mutations idéologiques. Je peux témoigner qu'aucun « reniement » de ce genre ne s'est produit par exemple en grammaire et en poétique génératives : pour ceux qui sont vraiment « entrés » dans ladite « révolution chomskienne », il serait aussi ridicule de revenir à l'étymologie ou à la grammaire normative que, pour un physicien, d'adhérer à la physique pré-cartésienne, sauf pour en faire la critique historique. La rupture est irréversible, et le « retour » exclusif aux pratiques anciennes serait vécu comme une véritable castration.

Aujourd'hui, nous devons accepter l'évidence. Depuis toujours, les innovations n'ont pu être comprises en profondeur que par un petit nombre de passionnés, de spécialistes, de curieux. Il y a dix ans, nous nous battions pour que ces domaines deviennent néanmoins accessibles au plus grand nombre, nous bercions l'illusion que les systèmes de communication, grâce à des passionnés là aussi, pouvaient avoir un rôle essentiel. Or ces systèmes sont conçus pour aller dans l'autre sens, et la télévision a fait taire ses propres passionnés. Nous devons, aujourd'hui, nous battre pour que le petit nombre de curieux ne soit pas étouffé.

Classicisme, romantisme, naturalisme, symbolisme, surréalisme se sont succédé, sans que l'on parle d'échec, chaque mouvement pouvant exposer ses chefs-d'œuvre. Pourquoi subitement attribue-t-on l'échec au « formalis-

me », au nouveau roman (n'ont-ils pas leurs chefs-d'œuvre), au lieu de les classer parmi les étapes essentielles d'une vie culturelle ?

La réponse est simple, l'explication est tout simplement politique (*).

(*) Je ne sous-estime pas toutefois le rôle des « intellectuels » : les abus des hyper-théoriciens, des pseudo-théoriciens, leur terrorisme à l'égard du lyrisme et d'autres formes d'expression ont sans aucun doute participé de la lassitude du public qui s'est plus d'une fois, à juste titre, senti floué par ces discours vides. Les approches formelles, « de laboratoire », ont beaucoup souffert de ces excès, car de l'extérieur il est difficile de tracer des frontières. Question de spécialité. Remarquons que nos hyper-théoriciens sont naturellement devenus aujourd'hui les anti-théoriques... les plus acharnés.

Le pouvoir a parfaitement compris que certaines mesures rétrogrades, dans nos systèmes « démocratiques », devaient être préparées à l'avance grâce à un discours, une mise en « acceptabilité » décrite ailleurs par Jean-Pierre Faye. Depuis plusieurs années (je renvoie au rapport de la Trilatérale « *The Crisis of Democracy* » [1975]) les technocrates ont mis dans leur collimateur les disciplines coupables de rendre les intellectuels « irresponsables » et d'entraver les directives des décideurs. Cet été 80 nous fournit la preuve par le réel : l'ensemble des réformes universitaires se présente comme une liquidation de Vincennes, des sciences humaines, c'est-à-dire de tous les acquis de 68, structurels et intellectuels, et ne rencontre de protestation que chez les victimes. L'indifférence est quasi générale. Mais elle a été préparée par quatre années de campagne anti-pensée.

L'échec, s'il en faut un, est à trouver plutôt dans le manque de relève, l'absence de véritable alternative aux mouvements forts précédents. Cet échec est rejeté sur ceux-ci, au moment même où LE COMBLE DU VIDE se propose en tant que « nouvelle philosophie », comme le dépeint si bien le numéro (392) de la revue *Critique*.

Echec, naturellement, selon les critères propres de la profession intellectuelle — mais réussite sociale assurée. Réussite totale également dans la bataille idéologique : la critique du Goulag entraîne le discrédit du marxisme, donc des sciences (humaines), donc de toute pensée tant soit peu soutenue, argumentée, vérifiable ou falsifiable ou même susceptible d'être discutée. Ce faisant, les nouveaux philosophes gagnent sur les deux tableaux : ils se posent comme « penseurs », mais, refusant la distinction entre travail de pensée (philosophique, théorique, scientifique) et fiction, ils s'autorisent à dire n'importe quoi. Si un

courageux ose faire remarquer quelques erreurs historiques grossières, quelques inconséquences graves, il est aussitôt accusé de « *flicage philosophique* » (*), de vouloir « *tisser les barbelés d'un Goulag intellectuel* », de vouloir supprimer le droit à la « *métaphore* » (Cf. *Tel Quel* 84, été 1980).

(*) « Curieusement », B.-H. Lévy utilise le même « argument » contre les critiques de Vidal-Naquet dans le NOUVEL OBSERVATEUR.

Curieux renversement des situations : ceux-là mêmes dont l'action participe à l'étouffement de la vie culturelle, et qui ont, pour eux, tous les moyens de diffusion, hurlent à la moindre critique que l'on veut porter atteinte à leur liberté d'expression. Liberté d'expression à sens unique, comprenons-le.

Cela dit, nous devons comprendre pourquoi, en France, la revendication de « dire n'importe quoi » (en matière intellectuelle) au nom de la liberté d'expression rencontre autant d'échos favorables. C'est qu'elle retrouve naturellement un vieux fonds de pratiques que les tentatives des années soixante-soixante-dix n'avaient pas entamé. En effet, certains archivages de la tradition universitaire ajoutés à une certaine vulgarisation de la pensée heideggerienne (*) ne tiennent absolument pas compte des exi-

(*) Pensée à l'ordre du jour de la Nouvelle Droite comme l'indique Alain de Benoist dans ses lettres au MONDE, des 5-7 juillet 1980.

gences de la *connaissance objective*, exigences non seulement ignorées mais farouchement déniées. Les données de l'Histoire, les dates, les concepts, tout peut être objet d'interprétation subjective et de métaphorisation. La confusion des genres, philosophie-poésie-fiction, peut donner des résultats littéraires heureux. Aucun, à ma connaissance, dans le domaine du savoir, où l'éloquence seule n'est pas persuasive.

Un professeur américain me racontait, récemment, le désastre provoqué dans les départements de Français aux U.S.A. par les applications « pédagogiques » de la nouvelle mode ; les enseignants n'ont pas tous les facilités d'écriture d'un Derrida ! A la traditionnelle explication de texte en trois parties (quel que soit le texte) s'est substituée « naturellement » la méthodologie également universelle consistant à trouver en quoi le texte se subvertit lui-même, à prouver qu'une proposition et son contraire ont même valeur, que les notes de blanchisseuses et les sonnets ont le même statut littéraire — conception implicite dans l'archivage traditionnel. Une fantastique régression : s'il

est certain que les études « formalistes » n'épuisent pas l'ensemble des commentaires et des analyses possibles de la littérature, au moins depuis les Formalistes Russes tenait-on pour un acquis positif la définition d'une spécificité des textes littéraires et la recherche de leurs propriétés latentes.

L'avenir paraît extrêmement sombre, dans la mesure où la vie culturelle est tranchée à coups de décrets ministériels sans rencontrer le tollé général, la résistance massive qui seraient nécessaires pour bloquer leur application. Mieux, il semble que les alliés politiques en principe « naturels », à gauche, des avant-gardes littéraires et scientifiques considèrent qu'ils ont de meilleurs chats à fouetter. Et sans une vigilance critique envers les anathèmes que les media veulent leur faire intérioriser, les intellectuels se laisseront absorber eux-mêmes dans leur propre négation, la circulation de la marchandise.